

Aux yeux des agriculteurs les plus renommés par leurs succès le bétail de rente est le signe caractéristique de la prospérité d'une exploitation rurale. Lorsqu'on a un troupeau d'animaux bien nourris, ceux-ci, il est vrai, consomment beaucoup de fourrage; mais en retour ils produisent beaucoup plus d'engrais, et nécessairement la terre en bénéficiera davantage. A son retour cette terre produira plus de fourrage, et conséquemment plus abondante sera la production en beurre, fromage, viande, laine, etc. C'est une spirale qui va toujours s'agrandissant à mesure que l'on avance dans la voie du progrès.

Il ne faut pas cependant pousser trop loin cette manière de juger de l'importance d'une exploitation. Par exemple, lorsqu'on est à proximité d'un grand centre de consommation, où on peut y vendre très-avantageusement ses fourrages et autres produits et en rapporter des engrais qui augmentent la fertilité de la terre; dans ce cas on conçoit qu'un bétail nombreux n'est pas nécessaire.

Voici une autre partie importante du capital d'exploitation, le mobilier mort (ou instruments). Cette partie est bien trop souvent négligée. Il n'est pas rare de voir des instruments, voire même des instruments d'une grande valeur, exposés à toutes les intempéries des saisons, souvent même au milieu des champs ou dans le voisinage de la maison.

La rouille rongé les parties en fer et la pourriture pénètre dans les parties en bois, de sorte que tous les ans on est forcé de faire des réparations qui sont très-souvent dispendieuses. Le cultivateur soigneux de ses propres intérêts saura toujours mettre ses outils et ses instruments de toutes sortes à l'abri des intempéries, et même ne négligera pas de huiler les parties en fer de ses instruments, et de peindre celles en bois.

Quant à la quantité d'instruments que l'on doit posséder, elle doit être aussi restreinte que possible. La bonne culture ne se fait pas avec de nombreux instruments, mais avec ceux seulement qui sont absolument nécessaires, en choisissant les plus améliorés parmi ceux offerts dans le commerce.

Le travail vient après le capital, et c'est ici surtout que l'on peut dire: "le temps c'est de l'argent." En agriculture, ce temps précieux est toujours exposé à être perdu; il n'y a qu'une extrême surveillance de la part du cultivateur qui puisse empêcher la perte de temps qui est la cause la plus souvent des succès en agriculture. Le cultivateur n'est pas économe lorsqu'il néglige de faire des travaux importants, mais sera économe celui qui fera faire ses travaux importants dans toute leur perfection, et avec le moins de dépense possible.

(A suivre.)

Effets de la paille de sarrasin sur le mouton

M. Moisan a communiqué à la Société de médecine vétérinaire d'Eure-et-Loir des observations sur les effets produits par la paille de sarrasin sur les moutons, lorsque ces animaux sont nourris avec cette paille. Nous croyons devoir donner un résumé de ce travail intéressant:

Le sarrasin donné comme fourrage aux moutons a la singulière propriété de provoquer l'enflure de la tête et quelquefois l'éruption de boutons sur le corps de cet animal. Des hygiénistes ont cependant prétendu que l'enflure des bêtes ovines ne devait pas lui être attribuée, et qu'elle était le résultat de piqûres d'abeilles, de frelons, de guêpes, qui ont l'habitude de butiner sur les fleurs de cette plante. C'est là une erreur; le sarrasin est pour le mouton une plante nuisible et toxique; on voici la preuve:

Le 10 mars 1873, M. Rouillay, cultivateur à Malmusset, canton d'Orgères, fit entrer la paille séchée et battue de sarrasin pour un quart dans la ration d'un troupeau composé de 400 bêtes; 150 agneaux placés dans une bergerie séparée n'en requirent pas; ce régime fut continué jusqu'au 10 avril: aucun accident ne se produisit dans la bergerie; mais, pour enlever les fumiers, M. Rouillay fit séjourner dans la cour de sa ferme 80 brebis pendant trois heures. Sous l'influence de l'air extérieur, la tête et les oreilles de ces brebis devinrent énormes; elles s'agitaient, balaient et cherchaient à se frotter la tête contre les murs. On les rentra, et une heure après, sauf 5 à 6, elles mangeaient avec appétit, et l'engorgement se dissipait peu à peu.

M. Rouillay voulut savoir si le même phénomène se produisait sur 75 bêtes plus jeunes. Il les fit sortir, et les mêmes symptômes se développèrent.

Le 15 avril, tout le troupeau fut envoyé au pâturage. Des résultats semblables aux précédents furent constatés. On pensa alors qu'il s'agissait de la clavelée; mais le propriétaire persista à faire séjourner ses animaux au dehors, et bientôt tous les signes du mal inconnu disparurent et tout rentra dans les conditions ordinaires.

Dans le courant de mai, M. Rouillay fit tondre le troupeau; et il s'aperçut que les bêtes, dépourvues de leur laine, reprenaient les caractères de la maladie ci-dessus indiqués. La tête, les oreilles surtout, la vulve, étaient rouges et tuméfiées; la peau participait plus ou moins à cet état congestionnel. Les brebis étaient en quelque sorte folles.

M. Rouillay, effrayé de cette situation, envoya chercher un vétérinaire, qui s'informa d'abord si les animaux n'avaient pas mangé de sarrasin, et qui, sur la réponse affirmative, fut bientôt fixé sur la nature de la maladie. La chose était d'autant plus facile que les 150 agneaux auxquels on n'avait pas donné de sarrasin n'avaient rien éprouvé.

Le troupeau, qui n'était pas sorti depuis vingt-quatre heures, présentait encore un peu de rougeur à la peau des oreilles, et un peu plus d'excitabilité et de hâlements. On ne constatait rien d'anormal: les bêtes mangeaient avec appétit. On fit alors sortir le troupeau en deux bandes séparées. On les conduisit sur des terres en friche. Pendant cinq à six minutes les moutons et les brebis se mirent à brouter l'herbe; puis ils commencèrent à s'agiter, à lever la tête, à bêler. Les signes reparessaient, les pauvres bêtes se cramponnaient comme pour uriner, et elles allongeaient les jambes jusqu'à ce qu'elles tombassent étendues sur le sol; elles ne tardaient pas à se relever et se précipitaient du côté de la bergerie. Une fois rentrées, l'agitation persistait pendant un certain temps, puis tout rentra dans l'état ci-dessus indiqué.

Le vétérinaire appelé conseilla de persister à faire sortir le troupeau, et recommanda l'emploi de diurétiques dans les boisons. Six jours après, les bêtes supportaient déjà mieux l'action de l'air extérieur et commencent à manger aux champs. L'amélioration se fit progressivement, et, au milieu de juillet, on ne remarquait plus que quelques démanagements. Pas une bête ne succomba, mais plusieurs se ressentirent de l'intoxication jusqu'à la fin de l'automne et maigriront sensiblement.

Il est donc bien évident que la paille de sarrasin possède des propriétés nuisibles pour le mouton; mais à quels principes immédiats sont dues ces propriétés nuisibles qui ne produisent des effets qu'au contact de l'air, c'est ce que finiront probablement pour nous dire des chimistes, maintenant surtout que le fait est bien constaté.

Choses et autres

Etude sur l'éducation agricole.—C'est avec plaisir que nous accusons réception d'une "Etude sur l'éducation agricole," par l'Honorable Louis Beaubien, orateur de l'Assemblée Législative de la Province de Québec. Cette étude contient des suggestions tellement importantes que nous voudrions, avant qu'on en fit l'application d'une manière définitive, qu'elles fussent discutées particulièrement par ceux qui depuis un assez grand nombre d'années ont pris une part active dans la direction des écoles d'agriculture de la Province de Québec. C'est probablement de na ce but que l'Honorable M. Beaubien a cru nécessaire de lier à la publicité ses appréciations sur l'éducation agricole dans le pays.

Le Naturaliste Canadien.—Voici le sommaire de la livraison de mars: L'instruction publique dans la Province de Québec; les plantes mellifères du Canada; les minéraux canadiens; faune canadienne; petite faune entomologique du Canada; naturalistes américains; faits divers; correspondance; *Field and Forest*, journal mensuel publié à Washington, E.U.

—Le département de l'Agriculture à Ottawa a reçu des avis d'Angleterre d'après lesquels la viande de bœuf importée du Canada est maintenant cotée, sur les marchés anglais, au même